

sait comme par enchantement, et une autre image venait la remplacer.

« Ce qui ajoutait encore à l'effet produit par tant de points de vue bizarres, c'est l'admirable couleur de ces glaces, c'est le bleu transparent, le bleu limpide et velouté qui les revêt. A côté de ces tons de couleur si purs, si lumineux, l'azur du ciel paraissait pâle, et l'émeraude de la mer était terne.

« Mais, pour ceux qui devaient la franchir, cette banquise avait un aspect effrayant; de loin, le regard du matelot contemplait ces remparts de glace élevés l'un derrière l'autre comme des chaînes de montagnes. On n'entrevoit pas un espace libre, pas un chemin; seulement, de temps à autre, une gorge étroite comme un défilé; c'était là qu'il fallait s'engager, c'était là qu'il fallait faire manœuvrer le bâtiment. »

Après la description du romancier voyageur, donnons celle du marin, et le lecteur sera sans doute fort embarrassé pour savoir à qui décerner la palme : « Sévère et grandiose au delà de toute expression, tout en élevant l'imagination, le spectacle qu'offre une banquise remplit le cœur d'un sentiment d'épouvante involontaire. Nulle part l'homme n'éprouve plus vivement le sentiment de son impuissance. C'est un monde nouveau dont l'image se déploie à ses regards; mais un monde inerte, lugubre et silencieux, où tout le menace de l'anéantissement de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle consolation, nulle étincelle d'espérance ne pourraient adoucir ses derniers moments, et il devrait s'appliquer la fameuse inscription de la porte de l'enfer de Dante : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate* (laissez toute espérance, vous qui pénétrez dans ces lieux). Les bords de la banquise sont ordinairement bien dessinés et taillés à pic comme une muraille; mais quelquefois ils sont brisés, morcelés, et forment de petits canaux peu profonds ou de petites criques dans lesquelles des embarcations pourraient naviguer, mais non des corvettes. Alors les glaces voisines, agitées et travaillées par les lames, sont dans un mouvement perpétuel, qui, à la longue, amène leur destruction. La teinte habituelle de ces glaces est grisâtre, par l'effet d'une brume presque permanente; mais s'il arrive que cette brume disparaisse et que les rayons du soleil puissent éclairer la scène, alors il en résulte des effets de mirage vraiment merveilleux. On dirait une grande cité se montrant au milieu des frimas, avec ses maisons, ses palais, ses fortifications et ses clochers. Quelquefois même, on croirait avoir sous les yeux un joli village avec ses chaumières, ses arbres et ses riants bocages, saupoudrés d'une neige légère. Le silence le plus profond règne au milieu de ces plaines glacées, et la vie n'y est plus représentée que par quelques pétrels voltigeant sans bruit, ou par des baleines dont le souffle sourd et lugubre vient seul rompre, par intervalles, cette désolante monotonie. »

BANQUISTE s. m. (ban-ki-sté — rad. banque). Pop. Charlatan, bateleur : *Vieux BANQUISTE ! il s'y connaît.* (E. Sue.)

— Par anal. Faiseur, homme à promesses mensongères : *Le nouvel exploitateur est une espèce de BANQUISTE, nommé Vernouillet.* (E. Augier.)

BANQUO, *thane* ou gouverneur royal de Lochaber, dans le nord de l'Ecosse, sous le règne de Duncan, vivait dans le x^e siècle. De concert avec Macbeth, cousin du roi, il dompta une terrible révolte dont sa province était le théâtre, combattit ensuite les Danois, et montra autant de fidélité que de dévouement envers Duncan. Mais lorsque Macbeth assassina ce prince pour s'emparer du trône, il resta le témoin muet du meurtre et de l'usurpation (1040). Dans la suite, il devint lui-même suspect au meurtrier, qui le fitégorger dans un repas (vers 1050). Son fils Fléanchus échappa seul aux assassins et se réfugia dans le pays de Galles. On sait que cet épisode tragique de l'histoire d'Ecosse a fourni à Shakespeare le sujet de la scène terrible où Macbeth, déchiré de remords et frappé de vertige, au moment de s'asseoir au milieu de ses grands vassaux rassemblés pour le festin royal, recule épouvanté en voyant ou en croyant voir sa place occupée par le spectre de Banquo. V. l'article suivant, où nous considérons Banquo, moins comme personnage historique que comme un des héros du fameux drame de Shakespeare.

Banquo ou **Banco**, l'un des personnages de *Macbeth*, tragédie de Shakespeare. Banquo traverse, avec son ami Macbeth, une lande déserte. Tout à coup trois sorcières, sortant du milieu des bruyères, prédisent à Macbeth qu'il sera roi, et à Banquo que ses enfants porteront la couronne. Macbeth devient roi en effet par le meurtre de Duncan, et, pour rendre vaine la prédiction des sorcières en ce qui concerne Banquo, il le fait assassiner; mais le fils de ce dernier échappe à sa haine ambitieuse. C'est alors que, dans un banquet offert par Macbeth à toute sa cour, l'ombre de Banquo, visible pour lui seul, lui apparaît, à différentes reprises, au milieu du repas, et le glace de terreur.

La littérature s'est emparée de cette dramatique apparition, qui est une éloquente personification du remords, et y fait de fréquentes allusions :

IL

« Il a pu être de mode, pendant un temps, de rire de ce qu'on appelle le *problème social*, et, il faut le dire, quelques-unes des solutions proposées ne justifiaient que trop cette hilarité railleuse. Mais, quant au problème lui-même, il n'a certes rien de risible; c'est l'ombre de Banquo au banquet de Macbeth; seulement, ce n'est pas une ombre muette, car d'une voix formidable, elle crie à la société épouvantée : « Une solution ou la mort ! »

Fréd. BASTIAT.

« Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit, et Laure entra fièrement, suivie du marquis de La Rochelandier. A cette brusque apparition, Gaspard comprit que la statue du commandeur et l'ombre de Banquo n'étaient que des jeux d'enfant; il resta foudroyé sur place. »

J. SANDEAU.

« Le reflet est l'ennemi capital de M. Ingres, parce qu'il lui crée de grands embarras. Le vieux maître s'entendrait bien mieux avec la nature, si elle était grise. Chaque fois qu'il entreprend un tableau, le reflet, comme le spectre de Banquo, se présente devant lui. »

Edmond ABOUT.

« Jadis, poursuivi par le spectre de ses victimes, comme Macbeth par l'ombre de Banquo, Polichinelle était enlevé par le diable — juste châtiment de tant de forfaits; — mais cette dernière trace de l'influence shakespearienne a disparu. A la honte de la morale, son successeur Guignol reste debout dans son triomphe, et il pousse même l'impudence jusqu'à débiter une foule de petits mots pour rire, sur le cadavre de son ami. »

Vict. FOURNEL.

BANSE s. f. (ban-se — de l'alle. *banse*, corbeille). Grande manne carrée, pour le transport des marchandises.

BANSHEE, fée ou génie qui, dans la croyance des Irlandais et des Ecossais, s'attache à une famille, et apparaît avant la mort de chacun de ses membres.

BANSTEAD, village et paroisse d'Angleterre, comté de Surrey, à 19 kil. S.-O. de Londres; 1,000 hab. Dans les landes de Banstead se tiennent annuellement les célèbres courses d'Epsom.

BANSWARRA, ville de l'Indoustan, ch.-l. d'une principauté, dans la province de Guzzarat (Bombay); 35,000 hab. Soumise à la protection des Anglais.

BANTAJAM s. m. (ban-ta-jamm). Mamm. Nom que l'on donne, à Bornéo, au nasique musqué.

BANTAM s. m. (ban-tamm — de *Bantam*, nom géogr.) Ornith. Nom d'une variété de coq et de poule, de l'île de Java.

— *Encycl.* Les *poules de Bantam*, vulgairement désignées sous le nom de *petites poules anglaises*, sont des poules très-précieuses, qui sont de la grosseur des perdrix. Elles sont basses sur pattes et traînent souvent leurs ailes à terre. Leur allure est gracieuse et hardie. Ces poules pondent beaucoup, sont bonnes couveuses; mais leurs œufs ne pèsent que de 25 à 30 grammes, et elles ne peuvent en couvrir plus de sept; elles sont douces, familières; leur chair est excellente. Le croisement et l'éducation leur ont profondément modifiées. Les unes sont pattues, ou ont des pattes emplumées; les autres ont les pattes nues. Il y a des *poules de Bantam* jaunes, grises, blanches, noires, etc. On fait couvrir les œufs de faisans et de perdrix par les couveuses de cette race.

BANTAM, ville de l'île de Java, sur la côte occidentale de l'île, à 85 kil. O. de Batavia; autrefois, ville considérable, grande peuplée et capitale de l'ancien royaume de son nom; aujourd'hui, dépeuplée et en ruine, depuis la fondation de Batavia. Les habitants se sont retirés, en grande partie, à Cérâm, et Batavia a hérité de sa prospérité commerciale. C'est à Bantam que les Hollandais établirent, en 1602, leur première factorerie dans l'île de Java. Résidence ou province hollandaise de l'île de Java, comprenant la partie occidentale de l'île; elle touche, à l'E., à la province de Batavia, et mesure une longueur de 155 kil. Ce pays fait le commerce du camphre et des épices; le poivre qu'on y récolte paraît être le meilleur de tous ceux que produit la grande île de Java. Les poules d'Inde y abondent et atteignent une taille extraordinaire. Le Bantam eut autrefois des rois qui prirent une part assez active aux luttes intestines qui remplissent la plus grande partie de l'histoire de Java. En 1497, les Européens commencèrent à fréquenter les parages de Java, et les Portugais établirent des factoreries à Bantam. La puissance de cette nation dans ce pays dura près d'un siècle, et, en 1596, lorsque les Hollandais, commandés par Hautman, parurent pour la première fois à Bantam, le Portugal avait une flotte dans le port de cette capitale. Le sultan de Bantam tourna ses armes contre l'ennemi nouveau qui envahissait ses Etats; les Hollandais se retirèrent, mais, quatre ans après, ils fondaient un établissement à Bantam, et l'année suivante ils obtinrent l'autorisation d'y établir une factorerie. Peu à peu leur prépondérance s'étendit, et aujourd'hui, le sultan de Bantam n'est plus qu'une sorte de fonction-

naire payé par les Hollandais. Il administre la justice criminelle aux naturels seulement; les Chinois et les autres habitants de l'île sont soumis à la justice hollandaise.

BANTI (Brigitte-Géorgie BANDI, dite LA), célèbre cantatrice italienne, née à Créma en 1757, morte à Bologne en 1806, chantait à Paris dans les cafés et dans les rues, lorsque, en 1778, le directeur de l'Opéra, Desvignes, la remarqua par hasard, en se promenant sur le boulevard du Temple. Après avoir entendu trois fois seulement un air de Sacchini, la petite musicienne ambulante le dit à merveille. Desvignes l'engagea sur-le-champ et la fit débiter. A partir de ce moment, elle fit les délices des villes capitales de l'Europe et fournit une des plus brillantes carrières dramatiques. Chose remarquable, la Banti, que l'on a surnommée la *virtuose du XVIII^e siècle*, ne connaissait pas même les notes de la musique, et c'est de la nature seule qu'elle tenait ses avantages. « Son intelligence, dit Castil-Blaze, était si merveilleuse, qu'il suffisait de lui chanter deux fois un air, un duo, un trio, pour qu'elle exécutât sa partie admirablement; elle savait à propos renoncer aux broderies dictées par l'auteur, afin d'en substituer d'autres, qu'elle improvisait à ravir. Sa mémoire était imperturbable à l'égard du texte de sa partie, on pouvait s'y fier; le dessin musical était fidèlement rendu; pas une note douteuse; au contraire, toujours une observation exacte des temps, des entrées et des silences. Le meilleur musicien n'eût pas mieux fait, en ayant sa partie sous les yeux. La Banti se trompait quelquefois, cependant; elle se trompait quand elle chantait seule; chose singulière, car les routiniers ne vont jamais si bien que quand ils sont libres de leurs actions. » En 1799, la Banti vint à Londres et y débuta par le rôle de Polifonte, dans la *Mérope* de Nardini; Mme Billington y jouait celui de Mérope. La réunion de ces deux beaux talents produisit un effet jusqu'à l'exemple. La Banti mourut encore jeune, victime des excès dont elle avait contracté l'habitude dans sa jeunesse de bohémienne, et légua son larynx à l'académie de Bologne. Celarynx, d'une ampleur extraordinaire et phénoménale, est déposé dans un bocal, et figure parmi les curiosités du musée de la ville. La Banti ne pouvait léguer autre chose que son larynx; elle mourut dans un état presque complet d'indigence, après avoir mangé, nous devrions dire bu, des sommes immenses. A Naples, elle avait fait entendre un air accompagné par deux cors : ce fut un des plus beaux succès de la cantatrice et de ses dignes concertants. Cette célèbre artiste, dont la voix n'a eu de comparable pour la splendeur que celle de Mme Catalani, a brillé surtout dans *Mitridate*, de Nardini. Lors de ses débuts à notre Académie de musique, où les Italiens alternaient alors leurs représentations avec celles de l'Opéra français, elle avait chanté avec un succès prodigieux l'air de bravoure de la *Didone abbandonata*, de Sacchini, écrit pour la Gabrielli.

BANTIALE s. f. (ban-si-a-le). Bot. Nom donné à deux plantes parasites, croissant dans la Malaisie, dont l'une, la bantiale noire, paraît être une espèce de gui, et l'autre, la bantiale rouge, une orchidée du genre épiphyte : *Des fourmis se creusent des galeries dans les feuilles des BANTIALES.* (D'Orbigny.)

BANTRY, ville maritime d'Irlande, comté et à 68 kil. S.-O. de Cork; à 263 kil. S.-O. de Dublin, sur l'Atlantique, au fond de la vaste baie de son nom, qui, selon les habitants du pays, pourrait abriter tous les navires de l'Europe; 4,276 hab. Bien que son port soit vaste, sûr et commode, son commerce est presque nul. La ville se compose de deux rues conduisant à la baie, et contenant l'église paroissiale, la chapelle catholique romaine et le conventuelle pour les méthodistes. On remarque, dans les environs de Bantry, plusieurs jolies résidences, dont la plus belle est Seacourt, au comte de Bantry; on voit, dans le parc, qui est fort beau, les ruines d'un couvent et du cimetière. La baie de Bantry, profonde, sûre, protégée par les montagnes qui l'entourent, limitée au S. par le cap Mizen, et au N. par l'île de Durey, mesure 33 kil. de long sur 8 kil. de large; elle est très-commode pour l'entrée des vaisseaux de toutes les grandeurs, et exempte d'écueils. A la tête de la baie, fermée en partie par l'île de Bear, se trouvent deux ports : celui du S., en face de la ville de Bantry, se nomme port de Bantry; l'autre, au N., se nomme port de Glengarf; il est petit, et l'entrée en est très-étroite. En 1689, un combat naval eut lieu près de l'entrée de cette baie, entre la flotte française qui portait Jacques II et les forces britanniques. Quand, en 1796, la France projetait l'invasion de la Grande-Bretagne, la baie de Bantry fut fixée comme rendez-vous, et plusieurs vaisseaux y jetèrent l'ancre le 22 décembre; mais le général Hoche, commandant en chef, n'arrivant pas avec le reste des forces, le commandant de l'escadre jugea prudent de s'éloigner des côtes d'Irlande.

BANULAC s. m. (ba-nu-lak). Bot. Arbrisseau des Philippines, qui appartient à la famille des rubiacées.

BANUS s. m. (ba-nuss). Astron. L'un des chiens de la constellation d'Actéon.

BANVARD s. m. (ban-var — rad. *ban*). Féod. Garde d'un territoire banal.

BANVILLE (Théodore de), poète français, né à Paris en 1820. M. de Banville est un des derniers et des plus brillants disciples de l'école littéraire de 1830; venu à la suite des Victor Hugo, des Alfred de Musset, des Théophile Gautier, il les a pris pour modèles, et, comme eux, passionné avant tout pour la forme, amoureux des couleurs et des images, il s'est montré leur digne élève. Ses premiers essais remontent à 1842, époque à laquelle il fit paraître un premier volume de vers, les *Cariatides*, qui appela sur lui l'attention de la critique et des lettres. Bientôt après, en 1846, un second volume paraissait sous le titre de *les Stalactites*, et assignait sa place à M. de Banville dans la poésie contemporaine. De 1850 à 1852, il rédigea le feuilleton dramatique du journal le *Pouvoir*, et montra qu'il savait manier avec autant d'habileté la prose que les vers; d'autres articles, préfaces, notices et feuilletons n'ont fait, depuis, que prouver son égal talent dans les deux genres. Toutefois, que M. de Banville écrive en prose ou en vers, il est impossible de voir autre chose en lui qu'un poète; ses contes, pleins d'humour, et de finesse, ses morceaux de critique littéraire ou artistique, ses nombreuses pages, égarées dans presque tous les journaux de son temps, attestent à chaque ligne l'âme et l'imagination du poète. Cependant, jusqu'en 1857, le nom de M. de Banville n'était guère sorti d'un cercle encore bien limité de lecteurs. Ce fut alors qu'il publia les *Odes funambulesques*, où il s'était efforcé de fixer la langue comique du XIX^e siècle. Incertain de l'accueil qui serait fait à une tentative si hardie, l'auteur s'était abrité sous le pseudonyme de Bracquemond; mais le succès lui fit bientôt reprendre son nom, qui, dès lors, acquit une notoriété qu'il s'est conservée jusqu'à ce jour. Depuis 1857, M. de Banville s'est plusieurs fois essayé au théâtre, sans jamais y réussir brillamment, mais sans jamais non plus y échouer. En 1858, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et obtint du ministère une pension annuelle de 1,200 francs, à titre d'encouragement littéraire. « Voilà, dit M. Sainte-Beuve en parlant de M. de Banville, voilà un poète, un des premiers élèves des maîtres, un de ceux qui, venus tard et des derniers par l'âge, ont eu l'enthousiasme des commencements; qui ont gardé le scrupule de la forme; qui savent, pour l'avoir appris à forte école, le métier des vers; qui les font de main d'ouvrier, c'est-à-dire de bonne main; qui y donnent de la trempe, du ressort; qui savent composer, ciseler, peindre. Je ne prétends garantir ni adopter toutes les applications qu'il a faites de son talent; mais il est un procédé, un art général, non-seulement une main-d'œuvre, mais un feu sincère, qui se fait reconnaître dans tout l'ensemble, et qui inspire de l'estime. Ce poète, à travers tous les caprices de son imagination et de sa muse, ne s'est jamais relâché sur de certains points; il a gardé, au milieu de ses autres licences, la précision du bien faire, et, comme il dit, l'amour du vert luvrier... Il procède de Hugo et d'André Chénier. Comme ce dernier, il a sa Camille; il la chante, et a des tons de Propertius dans l'ardeur de ses peintures. Il affectionne l'art grec, la sculpture, et nous en rend, dans ses rythmes, des copies et parfois presque des moulages. C'est d'une grande habileté, avec quelque excès peut-être; mais, en poésie, on peut lancer et perdre bien des flèches : il suffit, pour l'honneur de l'artiste, que quelques-unes donnent en plein dans le but et fassent résonner tout l'arbre prophétique, le chêne de Dodone, en s'y enfonçant. M. de Banville a eu quelques-uns de ces coups heureux, où se reconnaît un archer vainqueur.... Et c'est ainsi qu'au déclin d'une école, et quand, des longtemps, on a pu la croire finissante; quand, de ce côté, la *Prairie des Muses* semble tout entière fauchée et moissonnée, des talents inégaux, mais distingués et vaillants, trouvent encore moyen d'en tirer des regains heureux et de produire quelques pièces presque parfaites, qui iraient s'ajouter à tant d'autres dans la corbeille — si un jour on s'avisaient de la dresser, — dans la couronne, — si un jour on s'avisaient de la tresser, — d'une anthologie française de ce siècle. »

On a de M. Théodore de Banville : les *Cariatides* (1842); les *Stalactites* (1846); les *Nations*, opéra-ballet en un acte (Opéra, 1851); la *Muse des chansons*, prologue dédié à Mlle Fix (1851); le *Feuilleton d'Aristophane*, comédie en deux actes, en vers, en collaboration avec M. Philoxène Boyer (1852); les *Folies nouvelles*, prologue en vers, récit à l'ouverture du théâtre de ce nom (1854); les *Paucres saltimbanques*, roman (1853); la *Vie d'une comédienne*, roman (1855); le *Beau Léandre*, comédie en un acte, en vers, en collaboration avec M. Siraudin (1856); *Odes funambulesques* (1857) (v. ODES); le *Cousin du roi*, comédie en un acte, en vers, en collaboration avec M. Philoxène Boyer (1857); *Esquisses parisiennes*, scènes de la vie (1859); les *Fourberies de Nérine*, comédie en un acte, en vers (1864) (v. DIANE); la *Pomme*, comédie en un acte, en vers (1865) (v. POMME). En outre, M. de Banville a collaboré à un grand nombre de journaux, revues et recueils, parmi lesquels il faut citer : la *Revue de Paris*, la *Revue contemporaine*, le *Figaro*, etc., etc.